

LE THÉÂTRE DANS L'ÂME

MAGUY KALOMBA Au Théâtrical, petite salle genevoise, la comédienne et pédagogue congolaise s'illustre dans *Bongolatrices*, mis en scène avec sa complice Iria Diaz. Un cri d'alarme féministe alors que son métier est menacé d'extinction en RDC.

CÉCILE DALLA TORRE

Scène ▶ *Bongolatrices* est le titre du seule-en-scène qu'interprète Maguy Kalomba en Suisse, avant les représentations en République démocratique du Congo (RDC). Elle y fait entendre la voix, d'habitude en sourdine, d'héroïnes anonymes, effacées sous le poids d'une réalité congolaise âpre, personnages d'une tragicomédie quotidienne bien réelle et crue.

Le terme vient de «Mbongo», qui signifie «argent» en lingala. Il désigne les cambistes, postés aux quatre coins de la mégapole de Kinshasa, où vit Maguy Kalomba avec ses deux filles ados. Très actives, les bongolatrices sont pourtant considérées comme des figures secondaires alors qu'elles représentent une part considérable de l'économie informelle.

«Elles travaillent sur le marché noir, où certaines ont réussi à développer un vrai business. Elles échangent des dollars contre la monnaie nationale. La majorité sont des femmes», raconte la comédienne, qui doit à son tour multiplier les «nzonzigs» ou petits boulots pour avoir de quoi vivre sur un sol (riche en minerais) où «la corruption est devenue une vertu».

Sur scène, avec ses différentes perruques, elle porte une combinaison de travail et déjoue le cliché des comédiennes noires (hyper)sexualisées, dont le métier est mal vu – il n'est pas rare que des metteurs en scène proposent de «coucher» contre un rôle.

De Bokassa à Mobutu

Pas un hasard si Maguy Kalomba nous plonge avec *Bongolatrices* dans une fiction poétique

(«où tous les événements racontés sont vrais», dit le texte). Les femmes encaissent les coups, de la «maman maraîchère» à la «londonienne» ou prostituée, qui réclame le salaire de la jouissance. Sans oublier la «sandru-meuse», épouse de soldat-sergent qui avoue sa misère – son incroyable costume combine un haut d'habit de colonel avec une jupe taillée dans un pagne coloré aux motifs de talons aiguilles. Sa satire du pouvoir «avec un col Mobutu» et «une tête à la Bokassa» est aussi mémorable. «Tous les dictateurs africains sont réunis dans ce personnage. Ils adoptent tous la même démarche», déplore-t-elle.

Ce spectacle est un peu son bébé, dit-elle dans le foyer du Théâtrical, à Chêne-Bourg (Genève), où on la retrouve avec la metteuse en scène genevoise Iria Diaz, complice. Les deux femmes de théâtre se sont rencontrées en 2016 alors qu'elles présentaient ici *Nazali Kinshasa* («Je suis Kinshasa»), une mise en scène de Michel Faure – la Fédération genevoise de coopération, grâce à qui il a construit un théâtre en périphérie de Kinshasa, soutient sa compagnie Les Intrigants.

Maguy Kalomba et Iria Diaz ont mis leur énergie en commun, associant leurs deux structures, la Dolce Compagnie et Mepend'o Culture, dans cette coproduction suisse-congolaise dont la création a eu lieu il y a quelques jours dans le petit théâtre de 45 places logé au fond d'un long passage arboré. La création dans son pays est prévue en juin.

Décrocher un permis de travail de sept semaines et un visa – encore incertains à quatre jours du départ – pour jouer en Suisse relève du parcours de combattantes. Jusqu'à la der-

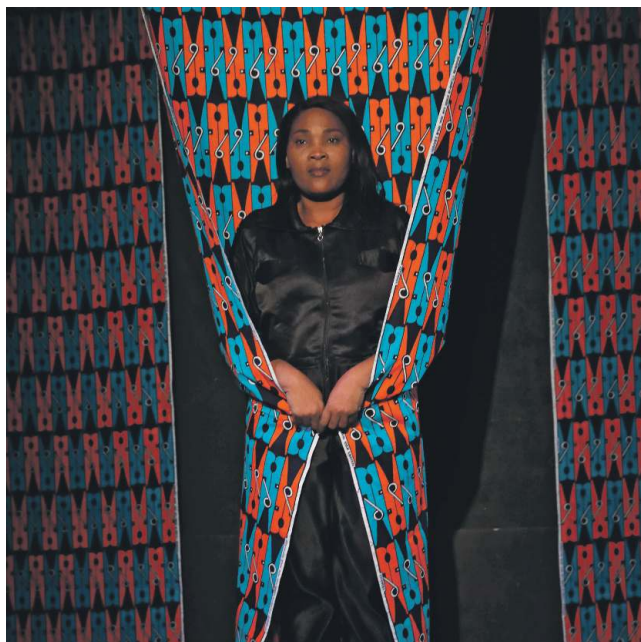
nière minute, le projet est resté en suspens, avec son lot de stress et d'incertitudes, y compris financières. Quand bien même Maguy Kalomba s'est déjà produite en Suisse et qu'elle compte parmi les rares comédiennes congolaises réputées. Les deux femmes artistes, solidaires, se sont serrés les coudes. Leur ténacité a porté.

Manifeste poétique

C'est justement parce que la profession de comédienne est «en voie de disparition» – comme Maguy Kalomba le raconte dans *Bongolatrices* –, que les deux créatrices ont fait de ce solo un «manifeste poétique», en ajoutant une dimension supplémentaire au spectacle. En plus de la palette de personnages qu'elle incarne dans la pièce, Maguy Kalomba prend la parole, en voix off, alertant sur l'extinction de son métier dans un Etat miné par la corruption et la guerre.

Pour montrer que les femmes sont actives et debout, elles ont remplacé le titre original du recueil de nouvelles *Larmes de femmes* d'André Yoka Lye Mudaba, dont elles adaptent une partie ici: l'écrivain à succès, et directeur de l'Institut national des arts de Kinshasa (INA), féministe, leur a laissé une entière liberté par rapport à son texte, édité en Belgique – les maisons d'édition sont aussi rares en RDC, tout comme les écrivaines de théâtre.

Si Maguy Kalomba n'a pas (encore) eu l'audace d'écrire ses propres pièces, elle multiplie les projets de mise en scène. Pour la Journée des droits des femmes, elle a monté un spectacle dans une école de filles tenue par des sœurs. «On dénonce le viol, la privation de l'éducation pour les filles, la dictature masculine.»



Maguy Kalomba incarne de multiples figures dans son solo, y compris son propre rôle. ISABELLE MEISTER

Née d'un père acteur, elle a toujours évolué dans le milieu théâtral. «Je ne sais faire que ça. C'est dans mon âme», sourit-elle. Avant de rejoindre l'Ecurie Maloba, dont son père était cofondateur, elle avait démarré sa formation à l'INA, où elle enseigne aujourd'hui l'interprétation.

«L'INA est la seule école nationale de théâtre d'Afrique centrale. Créée en 1969, elle a formé beaucoup d'interprètes, metteurs en scène, scénographes, danseurs et cinéastes», explique-t-elle. Le Théâtre national congolais a été fondé en même temps, afin que les étudiants eussent et être directement engagés et exercer leur métier.

«Ça marchait bien. La volonté de promouvoir la culture était là. Puis au fil des années, la situation s'est dégradée.» Le ministère de la culture n'a plus un

sou et ne joue plus son rôle. «Beaucoup de sources étrangères, notamment françaises, finançaient le théâtre à l'époque. Jusqu'à ce que la politique change. Il n'y a plus d'argent pour soutenir la création.»

Former les jeunes

Maguy Kalomba rêve de mettre sur pied sa propre structure sur un terrain qu'elle possède. «J'aimerais créer un centre artistique, avec des salles de répétition, une bibliothèque, proposer aussi des résidences d'artistes. Il faut former les jeunes, ils n'ont plus de repères et ont besoin de figures théâtrales auxquelles se référer.» Les grandes références féminines de la scène locale sont quasi absentes. Beaucoup d'artistes femmes ont abandonné le métier, souvent au profit de leur famille, car concilier les deux est impossible. Maguy Kalomba, elle, résiste et imagine l'ave-

nir. Elle a découvert la pièce *Martyr* de Marius Von Mayenburg sur le fanatisme religieux pendant son séjour à Genève, s'en est procuré le texte et compte bien le mettre en scène avec ses étudiant-es.

Une seule règle prévaut dans son pays, la débrouillardise. «Tous les regards des politiciens se sont tournés vers la guerre. Ils y trouvent leur compte. Ça leur permet de s'enrichir illégalement. Du côté économique et social, tout est à l'arrêt. Pour nous soulager de la souffrance, on a créé notre article 'Débrouille-toi toi-même'. On l'appelle 'l'article 15'. On le met en place au sein du pays pour encourager les gens à se prendre en charge car l'Etat est démissionnaire. Et même quand on a mal, on fait des blagues pour ne pas pleurer.»

Jusqu'au 20 mars, Théâtrical, Chêne-Bourg, Genève, theatrical.net

